



Université Ferdowsi de Machhad

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Département de Français

Mémoire en vue de l'obtention du Master en littérature française

Critique de la traduction de *l'Éducation sentimentale*

de Mahdi Sahabi

Présenté par:

FAHIMEH SADEGHIZADEH

Sous la direction de:

Monsieur le docteur MEHRAN ZENDEHBOUDI

Maître de conférences en traductologie française

Professeur consultant:

Monsieur DJAMSHID AZARI

Décembre 2010

Au nom de Dieu

À mes chers parents comme un témoignage de profonde et affectueuse reconnaissance, et, à mon cher mari qui n'a jamais cessé de m'encourager.

*Je voudrais remercier sincèrement mon cher professeur,
Monsieur le docteur JENNEDY BOURDIER qui m'a
apporté des aides précieuses au cours de la préparation de ce
travail.*

*Je remercie mon cher professeur, Monsieur AZARI qui
a bien voulu accepter être le professeur consultant de ce modeste
travail et qui m'a constamment encouragé dans mes études.*

*Je n'oublierai jamais tous les enseignants et les professeurs de la
langue française, qui ont consacré leur temps à éclairer nos esprits
avec la lumière de la connaissance.*

Introduction

L'Éducation sentimentale publié en 1869, a été écrit par Flaubert. «Œuvre paradoxale à force d'être vraie, et dont on peut douter si elle est la meilleure ou la pire de Gustave Flaubert¹ », dit Jules Lemaitre. Cette œuvre est traduite par Forough Chahabe et Mahdi Sahabi ; notre étude critique porte sur ce dernier.

La traduction véritable est une activité intellectuelle à part entière et s'apparente de ce fait à la création esthétique, quand par exemple, il s'agit de traduire des textes littéraires. S'agissant de la traduction littéraire, il faut dire qu'elle est avant tout une interprétation, c'est-à-dire que le traducteur est d'abord, dans toute l'acceptation du terme, un critique littéraire et il doit soumettre l'œuvre à traduire à la plus complète des analyses critiques en s'imposant des critères de recherche beaucoup plus exigeants que ceux de la critique littéraire traditionnelle.

¹ . Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 15.

La critique naît depuis la naissance de la traduction mais dans le sens de jugement et d'évaluation. Au dix-huitième siècle, la critique insistait sur les défauts du texte comme l'a fait Meschonnic alors que la critique doit s'intéresser aussi à l'aspect positif du texte. En effet la critique donne un regard nouveau de l'œuvre, un aspect qui peut révéler les points cachés de l'œuvre traduite.

Dans son ouvrage posthume, *Pour une critique des traductions*, Antoine Berman propose un nouveau genre de critique littéraire : la critique des traductions. Berman dit: «la première étape de la critique des traductions consiste à effectuer une lecture de la traduction¹.» Celle-ci est suivie de la lecture de l'original. Puis le critique effectue des lectures collatérales et prends connaissance de l'étayage de la traduction pour préparer la confrontation entre la traduction et l'original. Enfin il sélectionne des exemples stylistiques significatifs et, à partir de sa propre interprétation de l'œuvre, identifie certains passages de l'original. Dans un troisième temps, c'est le traducteur lui-même qui fait l'objet de recherches. L'interrogation porte sur son identité, et sur sa position de traducteur.

La méthode Sical, est élaborée en 1976 par Alexandre Covac et J. Darbelnez. Dans ce système, on distingue deux grandes catégories : les fautes de langues et les fautes de transfert du sens, parmi ces fautes on distingue les fautes graves et les fautes mineures. Ce système est

1. Antoine BERMAN, *Pour une critique des traductions*, Paris, Gallimard, 1995, p.65.

présenté par la méthode échantillonnage qui est une méthode pratique, simple et facile.

Ce mémoire est basé sur la méthode Sical dont les principes ont été révisés par Mehran Zendehboudi afin de trouver des concordances en matière de la traduction dans les deux langues de travail qui sont le français et le persan. Cette méthode compte les fautes de traduction à travers lesquelles nous cherchons les jeux langagiers. Il faut distinguer la critique de la traduction de l'évaluation de la qualité de la traduction, car la critique de la traduction se fait après la publication de l'œuvre alors que l'évaluation de la qualité de la traduction par l'éditeur se fait avant sa publication donc la critique de la traduction n'est pas un travail de goût, mais un travail scientifique.

D'après cette méthode, nous choisissons les parties distinguées du texte de départ, puis nous comparons les mêmes parties dans le texte d'arrivée. Ensuite nous déterminons les points faibles aussi bien que les points forts de cette traduction et nous notons les différentes espèces de fautes.

Les dix fautes que distingue Mehran Zendehboudi sont les suivantes:¹

1-Faute langagière

1. Mehran ZENDEHBOUDI, *Critique de la traduction littéraire*, ouvrage inedit

- 2-Faute de transmission du sens
- 3-Faute d'éléments romanesques
- 4-Faute esthétique
- 5-Suppression impertinente
- 6-Ajout impertinent
- 7-Traduction mot à mot
- 8-Faute de ponctuation
- 9-Expression illogique
- 10-Faute de transposition

Cette méthode s'effectue par l'échantillonnage. Pour le premier échantillon, nous comptons quatre mille mots du texte original dont nous analysons quatre cents mots.

Pour le deuxième échantillon, nous comptons de quatre mille mots jusqu' à dix mille mots puis comme la dernière fois, nous en critiquons quatre cent mots. Pour les échantillons suivants, nous devons compter dix mille mots, et pour chaque échantillon nous critiquons toujours quatre cents mots.

« Quelles sont les fautes de cette traduction? De quel genre s'agit-il? Quels sont les points forts de cette traduction?» Sont entre autres les

questions que nous traiterons dans ce travail. Nous étudierons aussi la biographie de l'auteur et du traducteur de *L'Éducation sentimentale*.

Chapitre 1

Auteur et traducteur

1.1. Gustave Flaubert (1821-1880)

1.1.1. Biographie

« Être écrivain, pour Flaubert, c'est se faire entendre sans se faire voir. Mais, qu'il invente pour créer ou pour se fuir, le point de départ est toujours intensément personnel. Nul écrivain n'a été davantage prisonnier de lui-même. Flaubert a beau se vouloir olympien, détaché, impassible, tous ses romans trahissent ses rêves intimes et ses obsessions. C'est qu'il s'agit, dans son cas, non de banales transpositions autobiographiques, mais de transmutations et de révélations à travers ses thèmes privilégiés¹. »

¹ . V BROMBERT, *Flaubert par lui-même*, Paris, Seuil, 1965, p.5.

Gustave Flaubert naît à Rouen en 1821 dans une famille libérale, anticléricale. Son père Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien de l'Hôtel – Dieu est un homme travailleur et intelligent, d'opinions voltairiennes puis positivistes, mais autoritaire et ambitieux; sa mère, Justine-Caroline Fleuriot, déiste et morose, sera pour Flaubert, après la mort de son père, un appui et un refuge. Il a un frère aîné, Achille, né en 1813 qui sera chirurgien comme le père, et une sœur cadette, Caroline, née en 1824. Il passe une enfance assez malheureuse dans l'atmosphère glacée de l'hôpital; délaissé par rapport à son frère aîné, porteur de tous les espoirs de la famille, il se sent lui-même passif, instable, différent et se réfugie à la fois dans la littérature et dans la dérision.

En 1832, il entre au collège Royale, un lycée de Rouen. Chaque été, la famille Flaubert s'installe à Trouville, au bord de la mer. C'est là, qu'en 1836, il rencontre Maurice Schlésinger, directeur de la *Gazette et revue musicale de Paris*, et surtout sa femme, Élixa, il s'éprend de cette femme plus âgée que lui d'une passion brûlante qui sera le secret de sa vie et la source de nombreux romans notamment *L'Éducation Sentimentale* (1869). Un jour, sur la plage, il ramasse son manteau rouge à raies noirs. Cette rencontre ineffaçable sera transposée dans *les Mémoires d'un fou* et les deux versions de *L'Éducation sentimentale*. Entre 1837 et 1839, alors qu'il est encore au lycée, il publie différents textes dont notamment un court récit, *Bibliomanie* dans la revue littéraire rouennaise *Colibri*. En 1840, il est reçu bachelier sans mention, et sans enthousiasme. Il visite

ensuite avec le Docteur Cloquet¹ les Pyrénées et la Corse, en passant par Marseille.

Le jeune garçon fait ses études au lycée de la ville, mais de bonne heure il se sent gagné par le pessimisme et la mélancolie. Imprégné de la littérature romantique il prend conscience de sa vocation d'écrivain, et c'est à contrecœur qu'il poursuit à Paris ses études de droit et fréquente la société mondaine. Il commence, en 1841, des études de droit à Paris. Il est reçu à son examen de première année en 1842. En 1843, il échoue à son examen de deuxième année. C'est cette année-là qu'il rencontre Maxime du Camp² qui deviendra un de ses grands amis. Il commence à rédiger la première version de *L'Éducation sentimentale*. L'année suivante, en 1844, alors qu'il est en voyage à Pont l'Évêque, il est victime d'une crise d'épilepsie. Il souffrira régulièrement de troubles nerveux et également d'hallucinations visuelles. Marqué par cet accident, il renonce à ses études de droit et s'installe définitivement à Croisset à côté de Rouen, où ses parents ont acheté une grande maison au bord de la Seine.

En 1843, au moment où il commence *L'Éducation Sentimentale*, il subit la première atteinte d'une maladie nerveuse qu'il acceptera stoïquement toute sa vie. L'année suivante, il s'installe dans sa propriété de Croisset, près de Rouen et se consacre désormais à la littérature, vivant dans un isolement volontaire que vient seulement éclairer sa liaison avec la «muse» Louise Colet³, avec qui il entretient une longue et précieuse correspondance. Il travaille d'abord à un roman symbolique, *La Tentation de Saint-Antoine (1848-1849)*, mais ses amis, déçus par cet ouvrage

¹ . Docteur Cloquet : Médecin et naturaliste français, (1787-1840)

² . Maxime du Camp: Auteur et photographe français, (1822-1894)

³ . Louise Colet : Poetesse française, (1810-1876)

plein d'une imagination exubérante, lui conseillent un sujet prosaïque tiré d'un fait divers, *Madame Bovary*. (1857)

En janvier 1845, il achève la première version de *L'Éducation sentimentale*. La même année, il accompagne sa sœur Caroline et son beau-père dans leur voyage de noces en Italie. Il remarque à Gênes un tableau de Bruegel¹, *La tentation de Saint-Antoine*, qui lui inspirera l'œuvre de théâtre éponyme. En janvier 1846, son père décède. En mars de la même année, c'est sa sœur Caroline qui meurt après avoir donné naissance à une fille. Ces deux drames anéantissent tous les projets de Flaubert. Il décide de recueillir à Croisset la fille de sa sœur ainsi que sa propre mère. En août, à Paris, il rencontre Louise Colet qui deviendra sa maîtresse et sa muse. Leur liaison orageuse dure jusqu'en 1848.

Il voyage en Touraine et en Bretagne, en 1847, avec Maxime Du Camp. Ils en rapportent «*par le champ et par les grèves*»: Flaubert écrit les chapitres impairs, Du Camp les chapitres pairs. L'année suivante il est à Paris avec son ami Bouilhet² pendant la révolution de février 1848. En mai, il commence la rédaction de *La Tentation de Saint-Antoine*. Il la lit à Bouilhet et à Maxime Du Camp qui la jugent «manquée» et la déclarent impubliable. Fin 1849, il voyage au Moyen-Orient: L'Égypte, la Palestine, le Liban, la Syrie. Il rentre en France en passant par Constantinople, Athènes et Rome. Il commence la rédaction de *Madame Bovary* en 1851. En 1852, il se brouille avec Du Camp et s'investit pleinement dans la rédaction de *Madame Bovary* en 1851. Il y travaillera pendant près de cinq ans. Le texte est publié dans la *revue de paris* à partir d'octobre

¹. Bruegel : Peintre flamande, (1525-1569)

². Bouilhet : Écrivain français, (1822-1869)

1856. En février 1857 commence le procès contre Flaubert et Madame Bovary pour immoralité. Il sera acquitté.

Après un long voyage en Orient, en Grèce et en Italie, avec son ami Maxime du Camp, il commence à écrire *Madame Bovary*. La publication de ce nouveau roman fait scandale et l'auteur n'est acquitté que de justesse par le Parquet impérial. Cette œuvre illustre le mieux la passion de l'objectivité de Flaubert. Le «bovarysme», cette nostalgie des femmes de province, est devenu une vérité universelle, par la justesse des détails et la précision de l'observation. Rien n'est inventé, et l'impression de réalisme est sans cesse frappante.

En 1857, Flaubert commence un roman historique sur Carthage qui deviendra *Salammbô*. Le roman paraît en 1862 et remporte un grand succès. En 1863, il fréquente beaucoup les soirées parisiennes et collabore avec Bouilhet. Il commence aussi à correspondre avec George Sand avec qui il noue une relation d'amitié. Il termine en 1869 la deuxième version de *L'Éducation sentimentale*. Il décide alors de retravailler à une nouvelle version de *La Tentation de Saint-Antoine*. Cette année-là est aussi marquée par le décès de son ami Bouilhet. Cette période est marquée par une série de deuils dans l'entourage de Flaubert : mort de Sainte-Beuve en octobre, de Jules de Goncourt en juin de l'année suivante, et de Théophile Gautier quelque mois après. En 1869 publication de *L'Éducation sentimentale* qui est très mal accueilli par la critique. Seuls Théodore de Banville, Emile Zola et George Sand prennent la défense de Flaubert. Le livre se vend très mal.

Il décide alors d'écrire un roman au sujet de l'orient et avant de l'entreprendre, il fait un voyage en Tunisie pour connaître le paysage où se déroulera son histoire, *Salammbô*. Le succès, cette fois indiscutable, malgré les critiques de Sainte-Beuve, *Salammbô* lui ouvre les portes des salons officiels du second Empire. Pour se détendre, il cherche à ressusciter dans *Salammbô* la civilisation disparue de Carthage.

Puis il reprend *L'Éducation Sentimentale* (1869) qui illustre la faillite du romantisme en suivant pas à pas l'évolution d'un jeune homme plein d'illusions qui disparaissent une à une. Dans sa quête romanesque du vrai, Flaubert sait bien que le plus difficile est sans doute la représentation de la vérité des âmes et des êtres. Ses écrits de jeunesse, qu'il a fini par détester, lui ont appris la défiance à l'endroit de toute sensibilité qui s'épancherait spontanément dans le langage au risque de le corrompre ou de le dissoudre. Mais il sait pourtant aussi qu'il n'y a pas d'émotion littéraire vraie qui ne s'ancre quelque part au tréfonds de la sensibilité, du «vécu» de l'écrivain. Le roman supposera donc à la fois une ascèse et un travail de recomposition de cette «matière brute » du cœur.

Le meilleur exemple de cette épreuve de «distanciation» et de l'objectivation est à saisir dans la confrontation des deux récits de la probable rencontre de 1836, à Trouville, entre Flaubert et Élixa Schlésinger. D'abord raconté sur le mode autobiographique, dans *Les Mémoires d'un fou* (1838) ce «coup de foudre » réapparaît trente ans plus tard dans l'ouverture de *L'Éducation Sentimentale*.

Durant l'année 1871, Flaubert retravaille à une ultime version de la *Tentation de Saint-Antoine*. En 1872 sa mère meurt. Ce nouveau décès

plonge Flaubert dans une grande solitude. En 1874 il publie la troisième version de *la Tentation de Saint-Antoine*. Cette pièce inclassable est très mal accueillie par la critique. Il commence alors la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*. En 1875, il est très angoissé par la faillite financière de son neveu, qui va lui valoir des tracas matériels. Il écrit en 1876, *Saint-Julien*, *Un cœur simple* et *Hérodiade* et publie l'année suivante *les Trois contes*. Ce recueil, écrit sur les conseils de George Sand, lui vaut les louanges de la critique.

L'Éducation Sentimentale et *La Tentation de Saint Antoine* reçoivent un accueil très froid. Flaubert connaît même la gêne financière. Le succès de *Trois Contes* (1877) vient enfin lui apporter le réconfort et soulève l'enthousiasme des romanciers de la jeune génération, en particulier de Maupassant. Mais dégoûté par la sottise bourgeoise dont il a fait la caricature dans un ouvrage inachevé, *Bouvard et Pécuchet*, il meurt d'apoplexie en 1880.

1.1.2. Bibliographie

1836	<i>Rage et impuissance</i>
1837	<i>Passion et vertu (conte philosophique)</i>
1838	<i>Mémoire d'un fou, publié en 1900</i>
1839	<i>Smarh</i>
1842	<i>Novembre</i>

1843-1845	Rédaction de la première <i>Éducation sentimentale</i>
1847	<i>Par les champs et par les grèves</i> (récits de voyages)
1848-1849	Rédaction de la <i>Tentation de Saint Antoine</i>
1857	<i>Madame Bovary</i>
1862	<i>Salammbô</i>
1869	<i>L'Éducation sentimentale</i>
1872	Achèvement de <i>La Tentation de Saint Antoine</i>
1874-1880	Rédaction de <i>Bouvard et Pécuchet</i> (inachevé)
1877	<i>Trois Contes</i>

1.2. L'Éducation sentimentale

1.2.1. La genèse

La plupart des romans ne sont ni entièrement véridiques ni entièrement imaginaires. Le mélange de la vérité et de la fiction, du souvenir et du rêve, est sans doute une des lois du genre ; il reste que cette œuvre-ci est une confession. Mais le dessein de représenter la destinée humaine dans sa banalité a contraint l'auteur à renoncer aux effets et aux péripéties. «Dans la vie du principal personnage il ne se passe rien, ou presque rien, ce qui est le sort du plus grand nombre¹», dit Jacques Suffel. Frédéric Moreau rencontre un jour une jeune femme dont il tombe amoureux. Il entreprend sa conquête et, après un certain nombre d'échecs, il se décourage, il abandonne la partie et le roman est fini.

La genèse de l'Éducation comporte plusieurs étapes qu'il importe de distinguer. S'il est vrai qu'en suivant le cheminement de la création littéraire on découvre des beautés cachées et des raisons nouvelles d'admiration, les sources de ce chef-œuvre sont assurément d'un intérêt capital. C'est d'abord la rencontre, le choc initial. A Trouville, à une date assez bien précisée, Gustave Flaubert, âgé de quinze ans, fut frappé par la beauté d'Élisa Foucault, une inconnue.

¹ . Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *Op.cit.*, p.16.

Quelques années plus tard, le jeune homme, qui ambitionne de devenir écrivain, compose *les Mémoires d'un fou* ; puis *Novembre* ; puis un roman qu'il intitule déjà : *l'Éducation sentimentale*. Il achève ce dernier manuscrit en 1845. Dans chacun de ses récits, on peut relever des réminiscences.

Caroline Augustine-Élisa Foucault, née à Vernon en 1810, était la fille d'un ancien capitaine d'infanterie Auguste-François-Charles Foucault, qui combattit à Austerlitz. Ayant quitté l'armée, dès 1806, à l'âge de quarante-cinq ans, il entra dans l'administration civile et devint commissaire de police. En 1798, il avait épousé Marie-Louise Philippart, sensiblement plus jeune que lui. Après douze ans de mariage, Élisa fut le fruit de cette union.

Elevée chez les religieuses du couvent de Vernon, elle se maria, en 1829, n'ayant pas encore vingt ans, avec un sous-lieutenant du train des équipages, en garnison à Vernon, Emile Judée, avait alors trente-trois ans.

Dès le mois de mai 1830, Judée fut envoyé en Afrique et nommé lieutenant en second. Après un bref retour en France, il repartit pour l'Afrique, où il resta jusqu'en 1835.

Au cours de cette période, son union se brisa. Élisa l'abandonna pour suivre quelqu'un d'autre, et c'est ici le premier mystère qui entoure la destinée de cette femme énigmatique.

On ne saura jamais pour quel motif Élisa l'a quitté et s'est mise en ménage avec l'éditeur de musique Maurice Schlésinger. Quoi qu'il en soit, le fait est que, pendant plusieurs années, jusqu' à la mort de son